

---

Jeudi

Le fracas fut bref, craquant, je sursautai, lâchant presque le thé que je m'apprêtais à faire infuser dans le mug d'eau chaude devant moi. Je me retournai et regardai par la fenêtre de la cuisine. Le portail vétuste de ma petite cour, qui avait jusque-là résisté à de nombreux mauvais traitements climatiques, gisait au sol pour moitié. Sur cette moitié de portail, maintenant éventré, s'étendait la carcasse désarticulée de ce qui avait dû être un vélo quelques instants auparavant. Sur, ou dans la carcasse du vélo, reposait le corps mortifié d'un garçon. Un garçon, appelons-le comme ça.

Il releva la tête avec lenteur, se toucha les cheveux, tenta de dégager une jambe, la laissa retomber. Je l'observai de l'autre côté de la fenêtre, mon sachet de thé toujours à la main, temporairement suspendue dans cet acte futile. Puis je vis une étoile écarlate commencer à poindre et grossir sur l'épaule gauche du garçon. Il la sentit sans doute lui aussi, puisqu'il y porta sa main droite. Je me secouai, posai mon sachet de thé, m'essuyai les mains au torchon, et sortis.

En descendant les quelques petites marches de mon perron, je vis que le garçon tentait péniblement de se relever. Son pantalon s'était probablement pris dans les rets métalliques de la carcasse du vélo, car il ne réussissait pas à se dégager complètement. Il me vit approcher.

— Désolé pour votre portail !

— Désolée pour votre vélo, surtout ! Vous vous êtes fait mal ?

— En fait, je suis coincé...

Je m'abaissai devant lui et observai sa chaussure, dont un lacet était toujours entravé dans le squelette de gomme et de métal. J'approchai ma main de la lanière emmêlée dans le pédalier, la détricotai, et la relâchai. La cheville du garçon se releva, je suivis le mouvement, et me redressai. Je vis, dans l'ordre, ses jambes gainées de jeans, sa ceinture de cuir brun usé, son tee-shirt dorénavant déchiré et sali, son cou humide de sueur, et ses yeux. Ses yeux. Bruns, et clairs aussi, pénétrants, immédiatement. Il était jeune, plus jeune que ce que j'avais cru voir de loin. Plus jeune que moi. Bien plus jeune que moi. Les cheveux en bataille, le corps fort et encore indompté de la fin d'adolescence.

Il me regarda lui aussi, étrange et curieux. Moi petite, ronde, mal fagotée, maladroitement sortie d'une trop tranquille correction de copies. Le temps frais me fit frémir dans mon petit pull léger. Je vis la tache de sang gagner sur le territoire de tissu de son épaule.

— Venez avec moi, je vais vous aider à soigner un peu ça !

Il ne répondit rien, frotta ses mains sur son jean, regarda l'entrée de ma maison, hocha de la tête. Je le précédai, il entra à ma suite.

— Je crois que votre vélo risque d'aller à la casse !

— Encore une fois, je m'excuse pour votre portail...

— Ne vous inquiétez pas, de toute façon il était très vieux et déjà bancal.

Je m'affairai, cherchai quelques compresses, une solution antiseptique, des ciseaux. Il resta planté dans mon entrée,

immobile.

— Venez, je vous en prie, venez dans la cuisine, je vais désinfecter votre plaie à l'épaule, si vous êtes d'accord !

— En fait, une voiture a voulu me doubler, mais elle m'a serrée juste avant votre maison, et j'ai dû faire un écart violent...

Il s'arrêta devant la fenêtre de la cuisine, observant le monstrueux enchevêtrement des morceaux de vélos et de portail. Je séparai quelques compresses, les mouillai de solution. Je m'approchai de lui.

— Je peux découper votre tee-shirt, si vous v...

Il se retourna vers moi, attrapa le bas de son tee-shirt et l'arracha plus qu'il ne l'enleva. Une grimace de douleur sur son visage, son épaule humide de sang, son torse soudain dégagé. Il planta ses yeux dans les miens. Je plantai mes yeux dans la compresse. Trouble. L'odeur de son corps me parvint, l'odeur de l'effort, du musc et de l'herbe coupée. Je me concentrai sur la compresse, y remis un peu de solution, puis relevai lentement les yeux vers lui, les dirigeant sur son épaule blessée. Il m'observa, je le sentis.

Je m'approchai de lui, le contournant un peu, pour faire face au côté de son épaule. Il croisa les bras sur son torse nu. Je levai une main, appliquai une seule fois la compresse sur la meurtrissure, puis la retirai.

— Ça va ? C'est très douloureux ?

Il ne répondit pas, haussa un peu les sourcils, esquissa un sourire énigmatique. J'appliquai à nouveau la compresse, doucement, plusieurs fois. Elle se teinta d'écarlate. Je glissai légèrement mes yeux à l'oblique et vis son torse se soulever par intervalle. Nudité juvénile, mais déjà puissance et force. Peau moite, respiration régulière. Je me détournai pour prendre une nouvelle compresse sur la table.

Il me toucha le dos. Le monde bascula, et je chutai. Je m'arrêtai de respirer un instant, pétrifiée. Je levai la tête doucement, regardai le mur devant moi, sentis ses doigts sur mon dos, s'agrandir en une main, chaude, non, brûlante. Je repris mon souffle comme quelqu'un qui sort la tête de l'eau. Je n'osai pas bouger. Sa main s'immobilisa, à la limite, très fine, du bas de mon pull et de ma peau. Mon âme prit feu. Je me mordis la lèvre inférieure. Le mur devant moi s'ouvrait sur une possibilité inconnue.

Je m'avançai légèrement. Peut-être pour fuir ce contact. Peut-être pour vérifier s'il se maintenait.

Il se confirma. La main m'accompagna. Je me plaquai lentement au mur. Il me suivit, sa main maintenant sous mon pull, ses doigts chauds et humides sur ma peau. Il se rapprocha, doucement. Je sentis ses jambes se coller aux miennes, la chaleur de son torse près de mon dos. Il chuchota.

— Si tu veux, j'arrête...

Je suffoquai, mais ne dis rien. Je ne répondis pas.

Qu'aurais-je pu répondre ? Il débarquait, éclatant et fracassant, irradiant de jeunesse dans cette vie ordinaire et sèche qui était la mienne. Je n'avais pas quarante ans, mais je les paraissais sans doute. Petite femme insignifiante, professeure ordinaire dans une campagne ordinaire. Vie ordinaire. Rien que de très normal. D'une normalité sèche, qui ne laisse pas à l'élan vital la possibilité de s'épanouir. Jusque-là, jusqu'à lui, tout avait suivi son cours, sans chaos, sans rupture. Pas d'amour, mais quelques hommes. Pas d'enfants, mais des élèves. Juste ce qu'il faut pour vivre sans déranger, sans faire de bruit. Pour être oubliée. Pour s'oublier.